

Contaminations — sur la poésie de Sébastien B Gagnon

Critique de *Disgust and Revolt Poems mostly written in English by an indépendantiste*[✉]

René Lemieux*

Eh bien, je risquerai d'abord, avant de commencer, deux propositions. Elles paraîtront, elles aussi, impossibles. Non seulement contradictoires *en elles-mêmes*, cette fois, mais contradictoires *entre elles*. [...] 1. *On ne parle jamais qu'une seule langue*. 2. *On ne parle jamais une seule langue*.

Jacques Derrida, *Le Monolinguisme de l'autre*, 1996, p. 21

La poésie a parfois des allures de quarantaine, comme si le poète avait voulu isoler la langue et la purifier afin d'en raffiner le sens. Un peu comme pour une scène de crime – *mais l'écriture n'a-t-elle pas toujours quelque chose de la scène de crime?* –, le poète en expert viendrait isoler les éléments du langage pour en immuniser quelque chose comme une idée. Pour continuer dans le médico-légal, il s'agirait de protéger et de préserver, mais aussi de confiner et de limiter l'accès au langage, et ce, afin de ne pas laisser cette scène qui se met au jour se faire contaminer – au risque d'entacher la preuve à présenter devant le Tribunal.

Un petit recueil de poésie vient d'être publié aux éditions Rodrigol, qui, je pense, apporte beaucoup à la langue française au Québec, à cause et malgré son titre, *Disgust and revolt poems mostly written in English by an indépendantiste*, qui déjà laisse le français contaminer l'anglais, et le poète francophone se faire contaminer par une autre

* Montréal : Éditions Rodrigol, 2012, 55 pages.

* René Lemieux (lemieux.rene@courrier.uqam.ca) est candidat au doctorat en sémiologie à l'Université du Québec à Montréal.

langue. Magnifique du point de vue de la facture, le petit recueil prend la forme d'un passeport canadien sur lequel Sébastien B Gagnon aurait laissé sa marque, son tague. Ce palimpseste paralégal dit la possibilité d'écrire *par-dessus* le droit, mais aussi, comme le donne à penser le palimpseste, de revenir à des écritures antérieures négligées. Réécrire *par-dessus* le passeport – c'est-à-dire l'altérer, le rendre *autre* –, notons-le, met en péril le droit de passage (c'est bien ce que nous dit le Code criminel, §57.2-3), mais tout autant ouvre du même coup la possibilité du *passage* en dehors des normes et de la légalité imposées par le droit ou par le souverain.

Il s'agit de petits poèmes courts aux grandes ambitions. C'est moins que l'auteur a écrit en anglais, qu'il a laissé l'anglais le parasiter et, ce faisant, a lui-même parasité l'anglais, cette langue de l'Autre (ou de l'hôte, comme Jacques Derrida l'écrivait dans *Le Monolinguisme de l'autre*) : « hôte », mot unique au français – *intraduisible* – le préféré de George Steiner, car il désigne à la fois celui qui accueille et celui qui se fait accueillir. Là où le français excelle dans l'ambiguïté et la préciosité, ce qui n'échappe, *oh! surtout pas!* aux discours poétique ou philosophique, Gagnon y a préféré la plasticité et la malléabilité de la langue anglaise de laquelle il se met véritablement à l'épreuve de l'autotraduction et de l'exappropriation. Une opinion commune nous dit que le vrai polyglotte cesse de penser dans sa langue maternelle pour penser dans celle de l'autre, mais le lourd secret de la traduction dit autrement : l'affirmation de sa pensée passe *toujours* dans et par la langue de l'autre, dans l'épreuve de la traduction de l'autre, surtout quand il s'agit d'écrire dans la langue que l'on pense posséder. Car la langue ne nous appartient pas, on lui appartient : Gagnon passera certes par une langue *seconde*, mais ce sera pour lui affaire de découverte, celle du continent Langage qu'il explore *au-delà* des langues multiples.

Une langue secondaire, dans le jargon de la traductologie, on appelle ça une « langue B ». Ce même « B » qui fend en son milieu le nom (dit « propre ») de l'auteur, un B étrangement sans point, comme une initiale qui manquerait la marque de sa complétude. Ce nom « propre » se voit altéré, comme s'il avait déjà, dans le nom même de l'auteur, une volonté de se désapproprier de lui-même, en tout cas des déterminations supposées de (son lieu de) sa naissance. Un B qui vacille entre soit un deuxième prénom crypté ou un deuxième nom

de famille, celle d'une lignée maternelle présumée (rien ne nous l'indique en tout cas). À l'universalité du nom propre public – de la langue et de la patrie, du masculin et du majoritaire, mais aussi du rituel, du mécanique, de l'ordre, du transcendantal et du hiérarchique –, le B – le secondaire, l'autre avec un petit *a* – inaugure des rapports nouveaux, pas nécessairement égalitaires, mais certes mineurs au sens à la fois du moins nombreux, de l'irresponsabilité du jeu de l'enfant, ou du souterrain (*underground*). Se traduire en langue B pour *expérimenter* l'impropre, le marginal, l'inférieur, le subordonné, *expérimenter* l'impropriété de la propriété/propreté de la langue française pure, et en cela, atteindre une pureté non de la langue mais du Langage, *expérimenter*, finalement, de nouvelles forces immanentes afin d'agir *dans ce monde-ci*. Et c'est dans ces grands moments de cette tradition de la critique du négatif, de la culture de la joie, de la haine de l'intériorité, de l'extériorité des forces et des relations, et de la dénonciation du pouvoir (pour reprendre la formule bien connue de la lettre de Gilles Deleuze à Cressole), tradition à laquelle Gagnon contribue, que la poésie prend tout son sens, c'est-à-dire son sens *politique* : le poème devient *projectile*.

*
**

Alors qu'on en est – *encore...* – à un énième controverse sur la langue (bien parlée, évidemment) au Québec, Sébastien B Gagnon aura eu l'intelligence de construire un terrier dans le langage en-dehors des catégories planifiées des normes linguistiques et d'appréhender à bras-le-corps la langue de l'autre. Toutes ces controverses, ne l'oublions pas, sont minutieusement calculées, notamment par des journaux qui font fonds de la polémique : ces quotidiens qui servent de plate-forme convenue finissent toujours par poser les règles du débat, soit un français propre au Québec, soit le français standard propre à l'international franco-centré, et ce reste en tiers exclu appelé « joual », à défaut de lui trouver un nom plus propre.

La dernière querelle fut montée de toutes pièces par ce qu'on aura voulu voir et entendre comme le symptôme de la décadence du français en Amérique, l'arrivée d'un groupe de musique acadien sur

la scène musicale québécoise, Radio Radio, dont le langage semble bien choquer les hautes sphères du *Devoir*. Qu'on veuille voir des qualités ou des défauts à ce groupe de musique n'est pas notre affaire, c'est la réaction à leur présence sur le sol québécois par les chantes des belles lettres qui est l'enjeu : voir avec Radio Radio un symptôme de quoi que ce soit doit devenir *en soi* un symptôme de quelque chose. L'affaire est entendue : on aime nos Acadiens sagouinisants, bien typiques et bien folklorique. La langue acadienne, dit le récit, fut jadis à son achèvement, à un moment donné bien précis, entre la Déportation et la création de l'Université de Moncton. Tout le reste, c'est-à-dire tout ce qui suit ce moment fictionné de la langue qu'on voudrait mesure de toutes choses, est déchéance. Ce n'est rien savoir de la nature du langage qui est *Continu*. Les langues sont des plaques tectoniques qui s'entrechoquent, qui se chevauchent, ce sont des logiques qui apparaissent et qui disparaissent en formant des modes de vie originaux, mais aussi des guerres perpétuelles en chacun de nous : « Chu un million d'affaires/ Qui s'promènent pendant des millions d'années/ D'la poussière, de l'anti-matter/ Chu un catholique ensorcelé, » comme le chante Radio Radio.

Ces commentateurs de la langue française standardisée mènent l'attaque contre tout ce qui pourrait remettre en question leur autorité sur la langue, position qui, performativement, les oblige à juger de la langue des autres. *Performativement*, parce qu'ils ne vivent que de leur langue figée : toute tache à cette langue altérerait cette autorité qui n'est rien d'autre qu'un discours creux autogénérateur. Mais alors de quoi est-elle le nom, cette élite culturelle inutile qui crache sa méconnaissance du monde, rythmée par des polémiques qu'elle fabrique pour justifier sa présence? A-t-on simplement affaire là à la pureté obscène du Tribunal : les juges de la langue ne vivant que pour juger de la langue des autres, sans plus?

Alors que d'un côté on se soucie plus d'enfermer la langue pour la conserver telle qu'elle devrait se parler (c'est-à-dire telle que cette élite la parle), Gagnon a eu la bonne idée d'expérimenter le Langage et d'en faire, un moment seulement – car ce ne sont toujours que des moments brefs : des « déflagrations » –, un *Erewhon*. Pas du tout l'image utopique du *no-where*, mais l'autre de ce monde-ci : *now-*

TRAHIR

here, c'est-à-dire faire d'ici la tension entre l'ici et un ailleurs qu'ici. Voilà peut-être la réponse à ces moralisateurs du bien parlé : cesser de les nourrir en leur adressant toute parole et commencer à créer pour nous-mêmes des formes de vie nouvelles. Peut-être plus qu'une politique – ou peut-être une politique au-delà du politique – Gagnon offre un enseignement sur ce qu'il a perçu de *l'autre côté* de cette langue qu'on pense vulgairement être « la sienne », c'est faire de la parole un don à autrui – à soi, à eux, à nous : « *If you ever speak one word/ of my language/ it is yours/ after all.* »